

Jeune Soldat

15 décembre 1917 – 27 janvier 1918

Aux environs de Verdun

« Karl ! C'est grave ! Toi au moins, tu sauras où je suis resté ! mon cœur m'abandonne ! »

Puis, débutèrent à heures précises les douze heures de service où d'autres tortures règlementaires nous attendaient pour nous rééduquer : passage en revue des équipements, pelles, haches, et pics qui brillaient comme ceux des pompiers les jours de fêtes. Et toutes ces heures de « loisirs » qui consistaient à courir autour du camp de dressage jusqu'à l'épuisement pour un oui ou un non mal articulé. Tout cela se serait bien passé pour moi si je n'avais pas esquissé un sourire devant ces officiers qui me flanquèrent trois jours de peloton pour ce simple geste. Il s'agissait de courir en sautant des murs et des fossés sur un terrain marécageux.

Je peux dire que j'avais réussi à m'acquitter de cette tâche, mais en dernière minute, je trébuchai dans une mare d'eau. Je n'étais plus que boue et le sang me coulait aux narines. Epuisé, je m'évanouis devant mes camarades.

A ce spectacle, un officier aspirant de ce peloton me ramena à l'infirmerie. C'est là que je reconnus mon voisin de dortoir.

Nous étions du même âge, 19 ans. Il était natif de Mannheim, étudiant d'université et de ce fait officier-aspirant. On lui reprochait d'avoir falsifié une permission à son profit. Nous étions les benjamins du dépôt, il unit sa misère à la mienne.

Nous arrivions à quelques jours de Noël, le monde entier se préparait à ce doux évènement. Quant à nous, la compagnie fut mise en état de marche pour rejoindre le front des Ardennes où nous arrivâmes après quelques jours sur un *Niemandsland*⁷ des abords de Verdun où, déjà, éclataient dans un fracas insupportable, des mines de gros calibres des forces françaises. Par la suite nous rejoignîmes les boyaux du véritable front, par des sentiers en travers des broussailles où la neige marquait nos pas. Là, en un certain lieu, il y eut une distribution de barbelés qui nous blessaient le dos. Nous reprîmes la course par des chemins perdus. Nos officiers ralentissaient souvent la cadence de nos pas, à l'approche de toutes sortes de trous d'obus de ce secteur avancé.

Et là, commença la vraie guerre avec toutes ses cruautés. En mettant cette fois, fin à mes rêves de jeunesse par la vision du spectacle qui s'offrait à mes yeux. Ce grouillement de soldats, entrant et sortant de ces casemates souterraines, attendant avec impatience la relève dans un désordre inextricable,

⁷ *No man's land, territoire entre deux lignes ennemies.*

avec leur visage ravagé et leur uniforme saccagé. Une vision douloureuse nous laissait inquiets, la présence au premier plan de cadavres non identifiés, ou d'autres, debout comme des mannequins en vitrine, barricadés pour l'éternité dans ces barbelés infranchissables. Ces sentinelles accroupies, grelottant de froid avec tout leur fourbi sur l'épaule, les pieds dans la boue, momifiées de stupeur.

Une pitié immense s'empara de moi, de grosses larmes roulèrent sur mes joues, moi qui possédais encore un cœur, une parcelle d'âme que je compressais dans mon corps solide.

– En marche ! s'écria le chef de file pendant que je me remettais de mes émotions.

Cependant, une lourde compression des nerfs s'acharnait contre moi à la seule pensée qu'il me faudrait bientôt m'opposer à de pauvres gars de ma trempe qui se trouvaient, comme moi, de l'autre côté des tranchées.

Non, je n'étais pas de cette sorte de soldats endiablés, mais je souffrais pour ceux qui devront mourir à deux jours de Noël. C'est ça que l'on offrait à tous ces hommes, soldats rassemblés devant Verdun, cette forteresse connue pour sa résistance.

Déjà, sur ce chemin, un de nos camarades allemand-alsacien venait d'être touché, il s'écria :

– *Mutter es kann nicht sein*⁸ ! , Karl, Karl, mon copain !

Je le pris dans mes bras, ce brave petit soldat qui venait de tomber pour son pays. Le sang giclait de son jeune corps et je crus, sur l’instant, que c’était le mien. J’ai enlevé mon casque de fer devant ce compagnon qui la veille encore me racontait ses amourettes, ses projets d’avenir, avant de le recouvrir d’un peu de terre et de l’abandonner à Dieu.

Nous partîmes cette fois au petit jour, forts de quatre-vingt hommes d’infanterie et d’une section de mitrailleurs à laquelle j’appartenais. Il s’agissait de renforcer les avant-postes dispersés dans ce secteur. Il n’en fallut pas d’avantage pour que se déclenche une attaque des plus compliquées de l’armée française, où nous fûmes pris pour cible.

Des grenades percutaient comme des gerbes de fleurs, d’autres engins glissaient de tous côtés pour venir exploser au sol. Prises au dépourvu, nos sections restèrent foudroyées, la dislocation fut instantanée. Chacun de notre côté, sans plus de formalité, nous nous débrouillions pour trouver une butte de terre, un trou quelconque. Nous étions terrés comme des rats traqués.

J’avais risqué ma chance pour découvrir, à la lueur des explosions, un vaste trou d’obus. Mais par

⁸ *Maman c’est impossible.*